# Journal d'un jeune instituteur [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **7 (1878)**

Heft 11

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1039677

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# JOURNAL D'UN JEUNE INSTITUTEUR.

*Janvier 8.* (Midi.) — Nous traversons une nouvelle période de froid et de tempêtes. Le vent du nord nous prodigue ses bruyantes rafales. La forêt, comme une mer agitée, ondoie follement sous ses coups en poussant des clameurs sinistres; le vieux chêne tord ses rameaux séculaires et fait entendre de profonds gémissements ; le ciel inclément a couvert nos champs d'un manteau de neige, comme d'un lugubre drap mortuaire. Les petits oiseaux piaulent sous nos toits; le corbeau, dont la voix est enrouée, lutte contre la bise de toute la force de son aile appesantie; tantôt louvoyant, tantôt allant à la dérive, il balance en l'air son spectre noir et vient se percher sur l'arbre voisin de nos habitations; là, il épie le moment où il pourra disputer leur pâture à nos oiseaux de basse-cour. Des monceaux de glace, comme de prodigieuses rocailles qui décorent une grotte de fée, entourent la fontaine qui coule sous ma fenêtre. Je me plais quelquefois à admirer les paysages et les scènes que nous présente la saison des frimas; mais aujourd'hui tout semble être à mes yeux recouvert d'un voile de tristesse, et même l'objet inanimé me paraît être doué de sentiment pour souffrir. Un peu de ce malaise général a passé dans mon âme; j'ai de l'ennui, je languis, j'ai la nostalgie du soleil et du ciel bleu. Comment s'expliquer cette influence de la nature physique sur la nature morale? Ce phénomène pourtant existe. Il y a, en effet, dans la constitution de l'homme des liens étroits et mystérieux entre la matière et l'esprit; ils réagissent réciproquement l'un sur l'autre. Qui nous montrera les limites respectives de ces deux mondes et leur ligne de jonction? Il y a là une haute question de philosophie qui a souvent servi d'arène à d'ardents champions. Je laisse aux têtes couronnées du bonnet doctoral leurs investigations, leurs disputes et leur saint zèle. Mais j'ai souvent fait l'expérience que par une belle soirée d'été ou une sereine journée d'automne, je me sens plus gai, plus sain de corps et d'esprit, mieux disposé pour écrire que par un jour glacé de décembre ou de janvier; ma plume a des images plus riantes, des couleurs plus vives; les expressions coulent plus abondantes et plus naturelles, parce qu'elles ont leur source dans le cœur qui jouit, qui s'épanouit, qui éprouve un bonheur de se répandre et de se communiquer; pendant la saison morte, au contraire, les brouillards de la nature pèsent sur l'âme de tout leur poids et revêtent d'une teinte mélancolique les pensées et les sentiments qui jaillissent sous cette pression. Ce n'est pas sans raison que l'on a depuis longtemps fait remarquer que le climat influe sur le tempérament et le caractère des habitants de la terre, et partant sur la formation des langues et le développement de leurs littératures. Ainsi les langues du nord sont plus âpres, plus rudes, plus énergiques; celles du midi, plus sonores, plus harmonieuses, plus passionnées. Les sourds gémissements de la tempête inspiraient de sombres chants à la lyre d'Ossian, de même que le doux murmure de la fontaine de Vaucluse faisait couler des vers harmonieux du luth de Pétrarque.

*Soir.* — Ma classe marche bien par ces jours d'intempéries. Quelques tout jeunes élèves, dont les habitations sont éloignées de l'école, ne paraissent plus; mais les autres fréquentent régulièrement les leçons et font, en général, des progrès sensibles. Si ce froid convient peu au

poète amoureux du soleil, de la verdure et des fleurs, il est cependant bon à quelque chose. Je remarque que mes élèves sont plus appliqués; ils paraissent tout heureux d'être dans une chambre bien chaude quand la bise fait rage au dehors; ils travaillent avec émulation et entrain. Je tire profit de ces bonnes dispositions. Le temps est maintenant précieux, c'est pour l'école la saison de la moisson. Au retour des beaux jours les enfants deviennent distraits, leur esprit voltige souvent avec lee papillons dans les prairies en fleurs, de plus à cette époque les parents retiennent trop souvent leurs enfants à la maison pour leur aider dans leurs travaux; nos écoles sont de nouveau affligées de leur incurable fièvre périodique: l'absentéisme. Il s'avance à grands pas ce printemps que dans l'intérêt de mon école, je voudrais tant pouvoir retarder. Que de chemin j'ai encore à faire pour parcourir tout mon programme!

*Le 9.* (Midi.) — Je ne suis plus seul dans ma chambre; je viens d'y recevoir un hôte qui m'y tiendra quelque temps compagnie. J'observais depuis quelques jours un pauvre passereau qui se réfugiait une partie de la journée sur ma fenêtre, derrière le contrevent. Le pauvre volatile était tout grelottant, ses pattes étaient rouges de froid et par ses petits cris qui ressemblaient bien à des plaintes et à des soupirs, il implorait, sans doute, ma pitié. Je n'ai point rejeté sa prière; mon âme, comme celle de Didon, n'a point été insensible aux malheurs de cet Enée. Je lui ai d'abord jeté tous les jours quelques miettes de pain. Mes aumônes l'ont un peu apprivoisé. Aujourd'hui je lui ai dressé son dîner sur ma table placée en face de ma fenêtre ouverte. Après bien des hésitations et des scrupules, des hardiesses suivies de prompts repentirs, il a enfin pénétré dans ma chambre pour dérober la nourriture que je lui servais: Ventre affamé n'a pas d'oreille. C'est ce que je voulais; et il fut fait prisonnier. Il s'est bien effarouché un peu quand il s'est aperçu que je lui avais coupé le chemin de la retraite, mais il est déjà revenu un peu de sa première frayeur, il paraît mieux s'accomoder de son esclavage. Il voltige allégrement dans ma chambre. Ce nouvel empire doit être pour lui un paradis de Mahomet. Quel bonne fortune! De gelé, pauvre et misérable qu'il était tout à l'heure, le voilà maintenant choyé, s'ébattant dans un air chaud, au milieu de l'abondance et du superflu. Je le veux garder jusqu'à ce que le temps soit meilleur et qu'il lui soit facile de trouver sa vie. Mon bon voisin aura bien une cage à me prêter. Oui, une cage pour toi, mon petit favori; il ne faut pas que cela t'épouvante. Tu y seras bien un peu à l'étroit, mais console-toi, cette Bastille t'ouvrira un jour ses portes; tu recouvreras ta liberté, tu retrouvreras ton nid sous le toit et le grain de froment dans les guérets. Pour l'hospitalité momentanée que je te donne, je ne te demande que de me distraire dans ma solitude, de rompre la monotonie de mes loisirs, de m'arracher quelquefois à mon Schiller, dont les longues périodes et la syntaxe aux libres allures mettent mon esprit à la torture.

*Le 16.* (Midi.) — « . . . . . La nature
Nous sourit aujourd'hui comme une vierge pure
Qui d'un simple rayon de ses yeux noirs et doux,
Soulève mille flots de poésie en nous. »

Maurice de Guérin.

Quel revirement survenu dans la température depuis huit jours! Les vents ont retenu leur haleine glacée; le ciel a quitté sa calotte noire; il est couvert de petits nuages cotonneux qui nous laissent entrevoir de vastes champs d'azur, et le soleil nous sourit aimablement à travers

cette gaze légère. La neige opère lentement sa retraite ; elle n'occupe plus que le revers de quelques collines ; mais elle devra bientôt abandonner ses derniers cantonnements. Le regard du soleil fond les stalactites qui pendent à nos toits comme la flamme consume les cierges de nos autels. Je salue avec enthousiasme cette première apparition du soleil ; je me pénètre de ses chauds rayons comme un lézard. Mon petit prisonnier aussi se réjouit de ce changement ; son gosier a retrouvé toute sa voix, et son aile tout son mouvement. Il se démène dans sa cage comme un possédé ; mais il regarde à travers les fils d'archal de sa prison d'un air inquiet. On dirait qu'il vient de faire la triste découverte que l'esclavage a de dures privations. Je crois qu'il changerait volontiers toutes les douceurs de son palais contre la liberté. O le petit ingrat ! Tu ne l'auras pas encore aujourd'hui cette liberté que tu sembles me demander. Je crains encore pour toi quelques nouveaux caprices et quelques vilaines boutades de ce vieux grison qu'on appelle l'hiver.

J'ai vacance cette après-midi ; c'est la demi-journée de la semaine réservée par M. le curé pour sa leçon de catéchisme. Je veux en profiter pour faire une excursion au village voisin. Il a été entendu entre mon collègue N. et moi que j'irais un jour de loisir visiter son école. Le beau temps me met aujourd'hui le bâton à la main, et je m'en vais à l'improviste surprendre mon cher N. au milieu de ses élèves.

# VARIÉTÉS

## Charades

I

Amis, si mon *dernier* est ce qu'est mon *premier*
C'est en vain qu'en courroux bondisse la Sarine :
Le riverain en paix la nargue et la domine,
Lecteurs du *Bulletin,* découvrez mon *entier :*
Il loge l'ennemi de l'antique routine.

II

Emules de Nemrod, pour vous est mon *premier ;*
Vous êtes quelquefois ce que dit mon *dernier ;*
Faites fi ! de l'oiseau que nomme mon *entier.*

J'étais dernièrement en visite chez un mien cousin, père d'un petit blondin de six ans à la mine éveillée et qui a nom Jules. — Jules en est à ses premiers jours de classe, et il se montre tout fier de son sac neuf de coutil dans lequel se perd une ardoise lilliputienne.

En face des enfants le pédagogue en moi se fait jour. Aussi : « Mon petit Jules, lui dis-je, ton père t'a donné deux sous et ta maman un : Combien en as-tu reçu ? » — Le bambin, d'un ton profondément dépité : — « Ils ne m'en donnent jamais ! »

A. R.